

« Regarder les miens, regarder le monde »

Nathalie Skowronek triture la saga familiale, qu'elle rend universelle



roman

Un monde sur mesure

NATHALIE SKOWRONEK

Grasset

189 p., 18 €

ebook 12,99 €

ENTRETIEN

Elle a du talent, Nathalie Skowronek. Et de la force. Et cette remarquable faculté de transformer son histoire personnelle en histoire universelle. Je ne connais rien au milieu du prêt-à-porter, du Sentier de Paris, des magasins de mode qui fleurissaient partout dans les villes avant l'arrivée de H & M ou Zara. Mais cette plongée dans ce monde, le monde de ses parents et de ses grands-parents, est une aventure qui m'a enthousiasmé et ému.

La volonté de ces Juifs chassés de Pologne, qui ont payé ensuite un lourd tribut familial à la Shoah, de faire du commerce des *schmattès*, des loques, comme on dit en yiddish, le moyen de leur survie sinon de leur résurrection force l'admiration et l'émotion. D'autant que ce « yiddishland » des vêtements allait petit à petit disparaître au profit des grandes enseignes. Aucun mélo cependant sous la plume de l'écrivaine belge. Rien que la sensibilité de ses souvenirs et la beauté de l'écriture.

C'est à la fois un récit familial, un récit personnel et une histoire du prêt-à-porter.

Ce livre vient après d'autres, où c'était un travail sur l'identité, la transmission, l'héritage et ce

que j'allais en faire comme écrivain. Mon champ s'est ouvert de plus en plus. Ici, je voulais raconter ce milieu incroyable où j'ai grandi, celui de la confection de prêt-à-porter. J'en connaissais le passé et je voyais aussi qu'il se dirigeait vers une fin programmée. A partir de l'histoire d'une famille, j'ai étendu mon regard pour raconter l'histoire d'un milieu et d'un métier. A la fois regarder les miens et regarder le monde.

Ce monde a dû baisser les armes, mais vos parents étaient flamboyants.

J'ai voulu rendre compte de cette énergie vitale, de cette envie de réussir, dans le bon sens du terme, de prendre une revanche, avec cette idée émouvante que la réussite allait protéger, être un paravent qui allait les préserver. Une flamboyance de survie, et c'est ça qui m'a beaucoup touchée. Une forme de « complexe de l'étranger », une sensation d'être éjectable, de ne tenir qu'à un fil, et la volonté donc de s'enraciner. Et cette idée aussi que l'argent peut être une couche de protection. Mais on l'a vu pendant la guerre, et ça vaut pour tous ceux qui sont sur les routes aujourd'hui, les billets cousus dans les doublures ne sont qu'une maigre protection...

Vous avez quitté ce milieu, mais on vous sent très nostalgique.

J'ai mis du temps à me réconcilier avec ce monde. J'avais longtemps l'impression que c'était noir ou blanc, le commerce ou la culture, le tiroir-casse ou la connaissance. Le temps passant, je me suis rendu compte de la richesse de ce premier monde-là et j'ai eu en-

vie d'y retourner avec une certaine forme de nostalgie.

Ce fut difficile de s'extirper de ce monde sur mesure pour atteindre un monde à votre mesure ?

Cela a été compliqué. Il y a cette idée que les enfants vont poursuivre ce qui a été initié par les parents. Une programmation, une transmission de valeurs. Moi qui ai travaillé dans ces magasins, j'étais la quatrième génération. C'était une vie tellement prenante que c'était compliqué d'imaginer l'ailleurs.

Votre roman est un peu une ode au travail ?

Il y avait en effet une foi dans le travail, dans le bien faire. C'est par le travail qu'on est humain. Les états d'âme, c'était pour les enfants ou les écrivains. En même temps, tout le monde savait qu'il y avait des gouffres sous cette frivolité, personne n'oubliait ce qu'il y avait eu avant. Mais l'idée, c'était d'avancer, de faire, de dire qui on était à travers les actes qu'on posait ou les chiffres qu'on pouvait faire dans son magasin.

Propos recueillis par
JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Comme quatre autres écrivains, Nathalie Skowronek a écrit un texte sous le thème « Répondre à la terreur par la beauté et la littérature ». Elle le présente au Beurschouburg le samedi à 18 h 30.



Nathalie Skowronek est devenue une écrivaine qui compte. © ALINE FRISCH